

Les images

et la mémoire familiale

par **Serge Tisseron***

À travers des exemples, Serge Tisseron analyse les mécanismes psychologiques qui permettent, perturbent ou bloquent la transmission des souvenirs au sein de la famille. Il montre ainsi comment la mémoire familiale s'articule avec la mémoire collective et en fonde l'élaboration.

* Serge Tisseron est psychiatre et psychanalyste.

Parfois, la mémoire familiale est explicite. Un événement important remontant à une ou deux générations est raconté avec des mots qui portent les émotions et nourrissent les images que chaque membre de la famille s'en forme. Mais, d'autres fois, cette mémoire est incomplète et surtout figée. Elle s'impose à travers des gestes et des attitudes isolées, sans rapport les uns avec les autres, et pour cela difficiles à mettre en relation avec ce qu'ils signifient. Leur mode d'emploi s'est en quelque sorte perdu. Ces gestes et ces attitudes souvent énigmatiques suscitent pourtant des images qui peuvent influencer les comportements des uns et des autres, et notamment des enfants, et cela parfois jusque dans leur vie d'adulte !

Les poires pourries de Jacqueline

Jacqueline s'imposait de manger des poires pourries, au grand étonnement de son mari et de ses enfants. Elle les consommait en silence et on aurait pu croire à un sacrifice destiné à laisser les fruits les plus beaux à ses enfants, si son niveau de vie élevé n'avait rendu ce geste déplacé, et même ridicule. En fait, dans ces moments-là, cette femme s'identifiait à une grand-mère que, pourtant, elle



Je me souviens, ill. Y. Pommaux, éditions du Sorbier

Allison, ill. A. Say, L'École des loisirs



n'avait pas connue, si ce n'est à travers l'image que sa mère lui en avait transmise. Ladite grand-mère aurait fait preuve d'une générosité exceptionnelle en se privant de manger pour permettre à ses enfants - et notamment au père de Jacqueline - de faire des études. On peut ainsi aimer certains aliments par attachement à son enfance, mais aussi en rechercher d'autres que l'on n'aime pas pour la même raison, ou encore en manger que l'on déteste parce que l'on s'est vicieusement identifié à l'ancêtre qu'une légende familiale prétendait immortaliser. Mais, dans tous les cas, les enfants de telles personnes n'ont pas le mode d'emploi de ces comportements énigmatiques. Les gestes et les attitudes qu'ils observent inscrivent en eux des habitudes et des goûts - ou des dégoûts ! - qui ne sont pas d'emblée nourris de sens, et dont la signification peut ne jamais leur être révélée.

Les premiers livres d'images aux prises avec les secrets de famille

Parfois, une mémoire familiale partielle et énigmatique se communique non pas à travers des comportements bizarres, comme dans le cas de Jacqueline, mais à travers... des livres d'images. En effet, les ouvrages illustrés à destination des enfants évoquent pratiquement toutes les situations de la vie : voyage, départs, séparations, déménagements, présence ou absence des grands-parents, enfant caché, maison secrète ou abandonnée, accidents divers, argent dont l'origine est mystérieuse, etc. Les parents font leur choix parmi tous ces ouvrages en fonction des valeurs morales et esthétiques auxquelles ils sont consciemment attachés. Mais, pour une autre part, ce choix est également dicté par leurs désirs secrets, leurs traumatismes enfouis ou même leurs questions

restées trop longtemps sans réponse de la part de leurs propres parents. Beaucoup de livres d'images offerts aux enfants entrent ainsi en résonance avec des préoccupations dont les parents peuvent avoir parfois partiellement conscience, mais que, d'autres fois, ils se cachent complètement à eux-mêmes.

En outre, même quand les enfants reçoivent de nombreux livres dont beaucoup ne concernent pas les problèmes spécifiques de leur famille, il n'est pas rare que ce soit justement vers ceux-ci que leur préférence les porte. C'est tout simplement parce que leurs parents les leur lisent bien différemment ! Un certain tremblement dans la voix, des intonations plus riches ou des mimiques plus animées, trahissent un intérêt plus vif de leur part pour l'histoire qui entre en résonance avec leurs préoccupations secrètes. Et, bien sûr, c'est celle-ci que l'enfant demande chaque soir qu'on lui lise ! Aucune transmission de pensée là-dedans, mais seulement une attention aiguisée de l'enfant à tout ce qui mobilise le désir de ses parents et paraît pouvoir lui indiquer une voie pour le sien. Ainsi, dans une famille où la question d'un enfant adopté taraudait la mémoire collective, c'était l'histoire d'une girafe élevée dans une famille d'hippopotames dont l'enfant quémandait sans cesse la lecture. Et dans une autre où, deux générations auparavant, un père avait trop tôt disparu en laissant sa femme s'occuper seule de leurs nombreux enfants, le petit avait plébiscité celle d'une mère raton laveur solitaire et courageuse. Dans les deux cas, les bambins ne connaissaient rien à l'histoire familiale, mais leur choix n'avait rien de magique. Les petits reconnaissent facilement chez leurs parents l'intensité émotionnelle qui traduit un réel intérêt de leur part, et, bien que ne comprenant pas

l'origine de celui-ci, ils se guident sur lui. Cette situation résulte en fait d'une aptitude humaine plus générale : ce dont l'homme ne se donne pas de représentations avec des mots, il s'en donne toujours des représentations avec des gestes, des mimiques, des intonations, ... et bien sûr avec des images, avec l'attente secrète que son message soit reçu.

Les trois formes de la symbolisation

L'utilisation par l'homme de trois formes complémentaires de la symbolisation - sensori-affectivo-motrice, imagée et verbale - a reçu une formulation mythique dans la culture chrétienne sous la forme du mystère de la Sainte-Trinité. Dieu y est un en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Dieu le Père, tout d'abord, « met la main à la pâte », puisqu'il pétrit Adam et Ève à partir d'un peu de glaise dans l'un des deux récits de la Genèse, et qu'il fabrique Adam, puis lui enlève une « côte » pour fabriquer Ève dans l'autre. Dieu le Père est également capable d'émotions puisque le même récit nous dit qu'il trouve sa création réussie. Et il peut aussi se sentir fatigué puisqu'il décide de se reposer le septième jour. Dieu le Père est ainsi plutôt situé du côté de l'action motrice, des sensations et des émotions.

Jésus-Christ, quant à lui, est « image de Dieu » et, en même temps, il invite tout être humain à se construire « à son image ». C'est pourquoi Jésus-Christ, pour les catholiques, rend légitime leur désir de se donner des images de Dieu et des Saints. De même que le Christ occupe, dans la théologie chrétienne, une place essentielle de médiateur entre Dieu et les hommes, l'image est la médiation essentielle entre le corps et les mots.

Enfin, le Saint-Esprit incarne les pouvoirs

de la parole. C'est notamment ce que nous montrent les événements de la Pentecôte, lorsque les apôtres sont réunis et ne savent pas comment annoncer la nouvelle de la résurrection du Christ. Le Saint-Esprit apparaît sous la forme d'une « langue de feu » au-dessus de la tête de chacun d'entre eux et les apôtres sont miraculés : ils ont le pouvoir de parler et de comprendre tous les langages. Ces « langues de feu » constituent une image très « parlante » : le Saint-Esprit est engagé du côté de la parole, autrement dit de la symbolisation verbale.

La symbolisation, comme Dieu, est toujours trois en une : à la fois sensorielle et motrice, imagée et verbale. Autrement dit, l'être humain cherche toujours à se donner ces trois formes de représentations complémentaires des expériences qu'il traverse. L'événement vécu est symbolisé sur un mode sensoriel, émotionnel et moteur de telle façon que des gestes, des émotions et des attitudes témoignent de son existence. Il est également symbolisé sur un mode imagé, et celui qui l'a vécu a des images pour se le représenter. Enfin, il est symbolisé sur un mode verbal et celui qui l'a vécu a des mots pour en parler. Mais il peut arriver, pour diverses raisons que nous n'évoquerons pas ici, que ce travail de symbolisation n'ait été réalisé que partiellement. Les symbolisations sur un mode sensoriel, émotionnel et moteur sont en place, mais le sujet n'a pas d'images pour se représenter l'événement, et encore moins de mots pour en parler. Quand la symbolisation d'un événement n'a ainsi été réalisée que partiellement, celui qui l'a vécu peut être amené à accomplir des gestes, notamment violents ou séducteurs, sans qu'il ait l'impression de les avoir vraiment désirés, allant parfois jusqu'à des conduites organisées dans

lesquelles il ne se reconnaît pas. Il peut aussi être assailli d'images isolées qui surgissent en lui sous la forme de « flashes » angoissants dont il ne comprend pas forcément l'origine. Lorsque des parents manifestent de tels symptômes en relation avec des événements qu'ils ont imparfaitement symbolisés, leurs enfants sont soumis de leur part à des comportements et des émotions imprévisibles et inexplicables qui les plongent dans une insécurité permanente.

Garder le souvenir d'un événement qu'on n'a pas vécu

Janine, âgée de quatorze ans, était très préoccupée par le viol. Au début de sa thérapie, quand elle en parlait, c'était de façon si intense qu'elle semblait retrouver le souvenir émotionnel et même corporel de sévices réellement vécus. Pourtant, rien n'indiquait qu'elle ait vécu une telle situation dans son histoire personnelle, ni comme victime, ni comme témoin. Au cours d'un travail psychothérapique, elle fut amenée à s'interroger sur divers comportements de sa mère auxquels elle n'avait jusque-là pas accordé d'attention. Celle-ci avait toujours été angoissée à l'idée que sa fille puisse être violée : elle évoquait déjà ce risque quand sa fille était toute petite, mais elle refusait en même temps de lui donner aucune explication à ce sujet. Cet ensemble d'attitudes avait amené Janine à se construire une représentation du monde dans laquelle une terreur et une honte angoissantes entouraient une situation dont elle n'avait aucune expérience personnelle, mais qu'elle imaginait et redoutait. En outre, lorsque l'une et l'autre regardaient ensemble des feuilletons télévisés dans lesquels des sévices sexuels étaient évoqués, la fillette pressentait parfois un malaise de

sa mère perceptible à des gestes, des attitudes, des mimiques et des modifications de sa respiration. N'osant pas poser de questions, Janine se laissait gagner par les mêmes états sensori-moteurs, puis elle tentait de s'en donner des images en relation avec celles qui paraissaient perturber sa mère. C'est pourquoi les images qui lui venaient étaient bien ses propres productions psychiques, mais elles s'accompagnaient d'émotions et d'états du corps vécus avec tellement d'intensité qu'on pouvait, à l'entendre en parler, se demander si elle avait vécu ou non ces événements « pour de vrai ».

Ce qui est premier, dans ce cas, ce n'est pas la signification de certaines images pour l'enfant, mais les émotions qu'elles suscitent chez ses parents, et dont il s'imprègne. Et quand l'enfant est petit, ces émotions vécues par les parents et les états du corps qui les accompagnent peuvent même aller jusqu'à créer une confusion, chez lui, entre les images qu'il voit et sa réalité.

Une telle confusion n'est possible qu'à une seule condition : l'enfant a vécu les sensations, les émotions et les états du corps correspondant à cette situation dans une relation de proximité émotive et fantasmatique intense avec un adulte qui les éprouvait lui-même, soit qu'il ait lui-même vécu un tel événement dans la réalité, soit qu'il ait été exposé à la même situation avec l'un de ses parents. Il existe des images de traumatisme qui ne sont pas organisées autour de stress ou de traumatismes vécus, mais de solidarités et de fidélités familiales.

Lorsqu'un événement vécu par une génération est couvert de honte, on peut voir s'installer deux formes de mémoire parallèles, l'une sociale - alimentée notamment

par des images - et l'autre familiale - souvent lacunaire.

Dès les années 1950, l'Allemagne de l'Ouest s'est engagée dans un effort d'explication du national socialisme et ce travail a pris beaucoup d'ampleur à partir des années 1970. Il y a eu des films, des émissions de télévision, des expositions de photographies et des cours dans les écoles. Les jeunes écoliers allemands ont ainsi bénéficié d'une information considérable sur le nazisme, et notamment de nombreuses images sur les camps et leurs horreurs. Malheureusement, ces images proposées par l'école ou les grands canaux d'information ne trouvaient souvent pas, dans les familles, le relais qui aurait permis de les assimiler. C'est pourquoi elles assommaient ou irritaient les nouvelles générations sans que celles-ci parviennent à les intégrer à leur vie psychique.

Prenons l'exemple d'un enfant qui avait entendu évoquer le national socialisme à l'école et avait vu des images de camp de concentration et de manifestations populaires nazies. Ces informations lui avaient donné le désir de mieux comprendre cette période de l'histoire. Mais, lorsqu'il questionnait ses parents sur leur rôle et leur attitude pendant la guerre, il ne recevait aucune réponse, ou bien des réponses vagues et allusives par lesquelles les parents faisaient comprendre que cette partie de l'histoire était terminée et qu'ils n'y pensaient plus. Mais, avec leurs gestes, leurs attitudes et leurs mimiques, ils lui indiquaient en même temps qu'ils y pensaient toujours et que l'événement les préoccupait gravement. Ces deux attitudes opposées ont évidemment de quoi perturber un enfant. L'événement traumatique initial qui était d'abord indicible pour la première génération - parce que le parent ne pouvait pas ou ne voulait pas en

parler - devient innommable à la seconde : il ne peut être que pressenti sans pouvoir être nommé. Enfin, à la troisième génération, l'événement initial ne peut plus être connu. Il est alors totalement impensable. En revanche, le clivage subsiste. Le risque, à cette génération, consiste alors dans la mise en scène, au cours d'un acte destructeur, de ce qui a été tenu à l'écart de la symbolisation verbale sur les deux générations précédentes.

Les oreilles de la connaissance ont été ouvertes en Allemagne par les pédagogues et les historiens, mais celles du cœur ont été fermées au sein des familles. Le travail sur la honte a été empêché, tout comme il l'a été, en France, autour de la guerre d'Algérie, et notamment du massacre de la plupart des harkis. Cette situation a produit en Allemagne une génération née après guerre prise entre deux fidélités : à la mémoire officielle d'un côté et au silence familial de l'autre. C'est précisément cette situation qui permet de comprendre le refus manifesté aujourd'hui par certains Allemands d'une « culpabilisation excessive ». En fait, quand un Allemand né après la guerre déclare : « Je ne me laisserai pas culpabiliser pour des événements auxquels je n'ai pas participé puisque je suis né après la guerre », il faut entendre qu'il dit d'abord : « Je ne vous laisserai pas culpabiliser mes parents ».

Entre la mémoire collective et la mémoire individuelle, c'est la mémoire familiale et son rôle de passerelle qui ont fait défaut dans l'Allemagne d'après-guerre, tout comme, d'une autre façon, dans la France d'après Vichy ou d'après l'indépendance algérienne. Dans tous ces cas, ce n'est pas le fait de construire un monument de plus qui changerait quoi que ce soit. Il

serait plus efficace de tenter de réintroduire les images de la mémoire familiale partout où cela est possible et, pour cela, d'inviter toutes les familles à ouvrir les petites portes derrière lesquelles des secrets sont cachés.

Ce texte reprend des notions développées dans *Nos secrets de famille, Histoires et mode d'emploi*, Paris, Ramsay, 1996.

Chut... elle lit, ill. B. Poncelet, Le Seuil Jeunesse

